

POUR UNE PRÉSENCE EN RETRAIT QUI NE SOIT PAS UN RETRAIT DE PRÉSENCE.

Note sur l'altérité de l'analyste

Dominique Bourdin

P.U.F. | *Revue française de psychanalyse*

2007/3 - Vol. 71
pages 719 à 738

ISSN 0035-2942

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2007-3-page-719.htm>

Pour citer cet article :

Bourdin Dominique, « Pour une présence en retrait qui ne soit pas un retrait de présence. » Note sur l'altérité de l'analyste,
Revue française de psychanalyse, 2007/3 Vol. 71, p. 719-738. DOI : 10.3917/rfp.713.0719

Distribution électronique Cairn.info pour P.U.F..

© P.U.F.. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

*Pour une présence en retrait
qui ne soit pas un retrait de présence.
Note sur l'altérité de l'analyste*

Dominique BOURDIN

Lors du Colloque de Deauville d'octobre 2006, nombre d'intervenants ont souligné combien le retrait de l'analyste, sa réserve, rêverie participante, est une condition de la projection par l'analysant de ses images internes et un aiguillon du transfert. Denys Ribas¹ nous montrait à la lumière de la réflexion de Francis Pasche² qu'il s'agit d'une position apophasique au sens où les néoplatoniciens chrétiens, notamment Denys le Pseudo-Aréopagite³, se réclamaient d'une théologie négative. La radicalisation de cette position apophasique réveille les angoisses de castration et mobilise les défenses fantasmatiques.

En effet, pour des patients chez qui les angoisses de castration sont organisatrices, c'est-à-dire aussi pour qui la constitution de l'altérité est en place, si l'autre s'efface, ils en souffrent peut-être, mais continuent à exister, à désirer, à penser, et des auto-érotismes ni trop mal constitués ni trop mortifères viennent en quelque sorte prendre le relais. Leur existence n'est pas menacée ; le mouvement libidinal demeure aménageable.

1. Intervention du 14/10/06 au Colloque de Deauville, « La neutralité analytique ».

2. F. Pasche, L'imageno zéro, *Revue française de Psychanalyse*, t. XLVII, n° 4, 1983, 939-952, repris in *Le sens de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1983, p. 145-159.

3. Son nom se réfère à l'épisode de la prédication de saint Paul à Athènes (Actes 17, 34) mais l'auteur n'est mentionné qu'à partir de 532 (rencontre de Constantinople), dans le conflit qui oppose les monophysites sévériens et l'évêque d'Éphèse Hypatius. L'extrême vénération qui entoure au Moyen Âge son *Corpus areopagiticum* pousse à le reconnaître comme le disciple de Paul, malgré les interrogations critiques de quelques voix isolées. On situe aujourd'hui son œuvre entre 482 et le début du VI^e siècle. Les *Noms divins*, le plus long des écrits du *Corpus*, examine en treize chapitres les dénominations les plus significatives attribuées à la divinité par l'Écriture. Mais dès le premier chapitre il est posé qu'elle est absolument transcendante par rapport à tous les êtres, et donc inconnaissable et ineffable. La voie la plus appropriée pour s'en approcher est donc la voie négative, qui lui refuse tout attribut et donc toute dénomination.

SI TU T'EFFACES, JE DISPARAIS

Mais que deviennent l'impersonnalisation et la « neutralité » analytique lorsque ces conditions ne sont pas remplies ? Lorsque, dans la réalité psychique de l'analysant, l'objet est en fait nié, annexé dans une collusion narcissique, ou encore persécuteur, les risques d'effondrement, les gels psychiques défensifs ou les attaques de panique sont immédiatement suscités par les moments où le retrait de l'analyste devient sensible. Certains moments de silence, trop prolongés, par exemple, ou l'accumulation du silence et des non-réponses réveillent non des images et des fantasmes, mais des terreurs sans nom.

Lorsque c'est dans ce registre que la relation analytique fonctionne (que l'analyste et/ou l'analysant en soient conscients ou non...), l'impersonnalisation a comme effet une négation, voire une annulation de l'existence du sujet. Celui-ci ne se perçoit plus, puisqu'il ne sait se regarder que dans le miroir de l'autre. Au mieux, il se sent alors traité comme quelqu'un qui ne mérite pas de vivre. Mais, même lorsque cette défense régressive « tient », il faut bien comprendre que ce qui est vécu est une menace d'annihilation et pas seulement une dévalorisation de soi ou un besoin de punition. S'il y a culpabilité, c'est de culpabilité primaire qu'il s'agit, celle d'exister : il aurait mieux valu ne pas naître ; pourquoi ma mère m'a-t-elle conçue ? C'est la plainte de Job¹. Nous sommes d'emblée dans un registre ontologique. Même la question déjà radicale qui fait souvent le fond habituel de la vie psychique de ces patients : la vie vaut-elle d'être vécue ?, se trouve ici débordée, voire dévastée. La seule question est celle de la survie : « Est-il possible d'être ? », et elle n'est pas posée par un sujet qui pense mais éprouvée par la terreur, chute ou engloutissement, ultimes figures de la perte du sentiment de soi, de l'impossibilité de maintenir la continuité du sentiment d'exister. Parfois, mais dans l'après-coup, émergera le sentiment d'une injustice radicale, elle aussi sans nom, rage ou désert psychique né(e) de ces détresses sans recours.

Effectivement, pour de tels analysants, l'apophatisme est une expérience du sacré, mais dans son versant terrifiant... Nul ne peut voir Dieu ni toucher l'arche d'alliance sans en être détruit.

1. « Périsset le jour où j'allais être enfanté / Et la nuit qui a dit : Un homme a été conçu » (Job 3, 3). Et : « Pourquoi ne suis-je pas mort dès le sein ? / À peine sorti du ventre, j'aurais expiré » (Job, 3, 11).

Mais la plainte et le désespoir de Job sont avivés par le refus d'entendre sa parole que les consolateurs et moralisateurs lui opposent par leurs discours : « Ils prétendent que la nuit c'est le jour / Ils disent que la lumière est proche, quand tombe la ténèbre » (Job 17, 12). Au contraire, Job ne cède pas sur sa propre vérité : « Taisez-vous ! Laissez-moi ! C'est moi qui vais parler / quoi qu'il m'advienne. / Aussi saisirai-je ma chair entre mes dents / et risquerai-je mon va-tout » (Job 13, 13).

LA VERTICALISATION À L'INFINI

Faudrait-il alors se faire soutenant, montrer de la compassion, aménager l'espace analytique en l'édulcorant, alors même que la douleur d'être de ces analysants est particulièrement profonde et radicale ? Ne serait-ce pas ajouter le mépris à leur expérience déjà si lourde ? En quelque sorte : notre bien, l'analyse, n'est pas pour vous, vous êtes trop mal construits, trop fragiles. Ces patients devinent fort bien l'exclusion sous-jacente : vous n'êtes pas vraiment des humains comme nous, vous ne savez pas utiliser votre pensée, faire de vrais rêves, mentaliser. Comme il sera facile ensuite de se plaindre de leur agressivité, sans voir combien on contribue à la susciter. À moins qu'on ne les réduise au silence d'une prise en charge non transformatrice qui ne fasse qu'étouffer leur cri. Combien d'entre eux ont précisément cette expérience du cri qui ne peut sortir, de cette vie qui s'épuise en un hurlement toujours inaudible ?...

Car la radicalité est précisément de leur côté, sans même l'artifice d'une volonté de retrait. Encore une fois, l'expérience de l'apophatisme, ils la font sans cesse, dans leur impossibilité de se faire entendre, rage et impasse dont les textes d'Antonin Artaud témoignent avec tant de force¹. Certes, chez eux, le silence ne suscite pas de fantasmes représentables mais l'angoisse de n'être rien, le vertige de ne pas exister et de n'en avoir ni la capacité ni le droit. Le retrait de l'analyste réveille sans doute leurs angoisses de castration, mais celles-ci se confondent aussitôt avec l'angoisse d'annihilation, car les symbolisations organisatrices permettant de distinguer la partie du tout ne sont pas différenciées. Il s'agit toujours de tout, toujours de vie et de mort. Ces patients ont une économie psychique de survie et tout pour eux est vital – chaque parole, chaque choix. L'effacement même partiel de l'autre devient un risque de désinvestisse-

1. Par exemple, la colère qu'exprime Antonin Artaud au sortir de sa conférence « Le Théâtre et la Peste » parce que ses convulsions d'angoisse et sa mise en scène de l'agonie ont fait rire le public : « Ils veulent toujours entendre parler de ; ils veulent entendre une conférence objective sur “Le Théâtre et la Peste”, et moi je veux leur donner l'expérience même, la peste même, pour qu'ils soient terrifiés et qu'ils se réveillent. Je veux les réveiller. Ils ne comprennent pas qu'ils sont morts. Leur mort est totale, comme une surdité, une cécité. C'est l'agonie que j'ai montrée. La mienne, oui, et celle de tous ceux qui vivent » (Anaïs Nin, *Journal*, Paris, Stock, 1969, p. 209). Pour Artaud, la pensée naît de toutes les fibres de l'être et de chacun de ses nerfs. « Il ne faudrait qu'un seul mot parfois, un simple petit mot sans importance, pour être grand, pour parler sur le ton des prophètes, un mot-témoin, un mot précis, un mot subtil, un mot bien macéré dans mes moelles, sorti de moi, qui se tiendrait à l'extrême bout de mon être, / et qui, pour tout le monde, ne serait rien. / Je suis témoin, je suis le seul témoin de moi-même » (Le pèse-nerfs, in *Œuvres*, Paris, Gallimard, « Quarto », 2004, p. 161). Il est tout entier « Protestation contre l'idée séparée que l'on se fait de la culture, comme s'il y avait la culture d'un côté et la vie de l'autre ; et comme si la vraie culture n'était pas un moyen raffiné de comprendre et d'exercer la vie » (Le théâtre et la culture, 1935, repris en préface au *Théâtre et son double*).

ment de soi. Selon la radicalité de la négation de l'altérité qui les a à la fois protégés et aliénés, ce désinvestissement s'accompagne d'un risque de désobjectalisation tout aussi radical (mais ces patients-là restent rarement), ou bien nourrit au contraire un transfert passionnel qui sera bien difficile à élaborer.

Comment la verticalisation ne pourrait-elle leur convenir, à eux qui précisément sont en chute libre, en souffrance par carence de formations intermédiaires ? Certains d'entre eux, il est vrai, semblent des analysants « classiques », voire brillants ; ils ont pu développer nombre de talents, d'activités, de relations, de sublimations. Mais dès qu'une frustration survient (de celles qu'ils savent si bien éviter par de complexes stratégies de contrôle de leur vie et du comportement des autres...), rien de tout cela ne tient et l'effondrement est radical ; ce n'est pas forcément de faux self qu'il s'agit ; mais de formations culturelles et mentales, de plantes nées malgré l'expérience du « sacré terrifiant », qui ne subsistent pas lorsque le climat redevient désertique ou hanté de monstres.

J'emploie un vocabulaire géographique, et mythique, car c'est ainsi seulement que je parviens à me représenter leur monde psychique. C'est aussi qu'eux-mêmes, une fois l'épouvante passée, s'ils peuvent en parler, utiliseront le plus souvent un langage cosmique ; ce sont les vieilles cosmogonies, les paysages fantastiques ou grandioses, les images d'astres et d'espace qui surgiront de leur bouche ou de notre pensée d'analyste. Comment en effet se penser rescapé « seul au milieu de nulle part », comme disait un patient de Jacques Press¹ ?

NOMMER LA TERREUR DU VIDE

La neutralité, ici, ne consiste pas à atténuer la verticalité mais peut-être à nommer cet effet de terreur. Le retrait de l'analyste ne peut être ici un retrait de présence, dont nous avons vu les effets catastrophiques (au sens d'abord étymologique du terme). Car il s'agit bien d'être présent, mais en retrait, à ce qui se passe. Présent, c'est-à-dire d'abord s'en rendre compte... Nous avons parfois, dans le dialogue interanalytique, une façon de parler de l'intolérance de l'analysant au silence, aux vacances ou à telle ou telle frustration, de l'analyse ou de la vie, qui font frémir. Il ne s'agit pas d'apprendre à l'analysant à supporter ce qui, dans son histoire, lui est insupportable, comme s'il s'agissait d'éduquer à la frustration. Mais il est possible de contribuer à forger avec lui l'équipement de ces explorations dans les déserts, les gouffres ou l'espace sans orientation ni limites.

Le RETRAIT analytique n'a de sens que si nous commençons d'abord par aller là où ça se passe. Par en ressentir l'effroi, la radicalité et la violence. Une

1. Communication au Congrès de la FEP à Villamoura (Portugal), avril 2005.

fois là, nous aurons besoin de toute notre auto-analyse pour précisément regarder, et non subir, ou nous défendre nous aussi. Rester en retrait pour ne pas déposséder l'analysant de son monde, ce qui risquerait d'ailleurs d'être surtout le presser d'en sortir, de se névrotiser enfin un peu, tellement c'est irrespirable. Ce qu'il fera, lui, de ce monde et de cette histoire, nous ne pouvons en préjuger. Mais lui permettre de ne pas y être tout seul, de nous le montrer, de rendre possible son exploration, tel est notre travail. Analyser.

LA PRÉSENCE ANALYTIQUE

Pour cela, la principale chose possible, me semble-t-il, c'est de nommer la terreur, l'impossibilité de supporter. C'est pourquoi la réflexion sur la présence en retrait de l'analyste suppose aussi que l'on prenne le temps de s'arrêter sur le fait qu'il s'agit justement d'abord d'une PRÉSENCE. Montrer qu'on se rend compte de l'effroi, et parfois trahir sans le vouloir notre difficulté à nous aussi de supporter, n'est-ce pas alors la « destruction de l'analyste » ou plutôt de sa position analytique, telle que la décrit Winnicott¹, qui permet à l'analysant de percevoir pour la première fois un autre qui est objectal, qui est autre, avec ses paramètres et ses limites à lui ? Un analyste qui a du mal à supporter la radicalité du patient, c'est aussi l'expérience pour cet analysant de pouvoir quelque chose que son analyste ne peut pas – bref, d'exister à sa façon, avec des potentialités qui lui sont propres. Alors que si nous cherchons à attirer notre patient dans le pays qui est le nôtre, celui par exemple d'une « bonne » angoisse de castration, il y sera toujours handicapé et « pas chez lui », pourra au mieux engager une identification idéalisante, avec les risques de déni qui s'ensuivent...

Intervenir sur le besoin qu'un analysant peut éprouver que nous parlions, c'est à la fois parler (donc atténuer la « frustration » ou plutôt la violence potentiellement meurtrière) et continuer à se taire (car il n'est pas de « contenu » à proprement parler). C'est reconnaître qu'il s'agit d'un réel besoin, légitime en son ordre, tout en reconnaissant aussi qu'il fait obstacle à quelque chose de l'expérience analytique. C'est donc le traiter en résistance, tout le contraire du mépris. Quelque chose qui mérite d'être dit, parlé, aussi souvent et aussi longtemps qu'il le faudra, interrogé parfois, perlaboré, un jour peut-être interprété. Pas trop vite, car il importe davantage que l'analysant puisse de lui-même dire les moments qu'il ne supporte pas. Le moment où un analysant devient capable de dire, avant la détresse sans nom : je ne vais pas supporter ce silence, je sens

1. D. W. Winnicott, L'utilisation de l'objet..., *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 1971, chap. 6. Trop longue, la note destinée à commenter ce texte décisif a été reportée en annexe en fin d'article.

que je vais tomber dans le vide, votre présence est en train de s'évanouir en moi, je vais me perdre une fois de plus sont des seuils émouvants, dans lesquels quelqu'un commence à devenir agent de sa propre analyse, faisant ainsi déjà échec à la désubjectivation de ces états terribles. Peut-être, un peu plus tard, pourra-t-il chercher pourquoi, commencer à trouver ses mots à lui¹ pour dire ce que ça lui fait. Si cela se produit, nous aurons d'ailleurs des surprises, et nous découvrirons à notre tour, parfois avec effroi, que nous sommes beaucoup plus éloignés que nous ne l'aurions cru de l'univers intérieur de cet analysant. Et qu'il y a sous le soleil beaucoup plus de choses que notre savoir ou notre « sagesse » ne l'auraient imaginé... Un vertige sinon cosmique, du moins anthropologique, peut alors nous saisir, et nous rendre un peu plus analystes, à la manière de Bion sans doute, sans mémoire ni désir². C'est alors l'analysant qui nous introduit à plus de radicalité, de verticalité et d'impersonnalité, nous révélant sans le vouloir combien nous étions prisonniers d'une subjectivité étroite.

Winnicott nous a enseigné cette technique, de dire la pure présence : « Je n'ai rien de particulier à dire maintenant, mais si je ne dis pas quelque chose, vous pourriez commencer à ressentir que je ne suis pas là », dit-il à Harry Guntrip vers la fin de sa première séance³.

Il faudrait ici discuter de près les thèses de Pierre Fédida sur l'absence⁴ : « L'absence donne contenu à l'objet et elle assure à l'éloignement une pensée. Littéralement : elle ne se résout pas au passé. Alors le lointain est ce qui rapproche et l'absent – plutôt que l'absence – est une figure du retour (...) L'absence est, d'abord, paradoxalement un *trop-plein*. »¹ À première vue, ce n'est qu'en apparence que nos propos s'y opposent². D'abord, parce que Pierre Fédida adjoignait à sa réflexion sur l'absence dans la présence un sens aigu du souffle, du rythme et surtout du « contact ». Notamment lorsqu'il évoquait certaines pathologies comme l'anorexie. Ensuite, parce que paradoxalement, pour quelqu'un qui

1. N. Zaltzman justifie fondamentalement le degré de retrait de l'analyste : « Jusqu'où et à l'exclusion de quoi cette part de réalité de l'analyste est-elle tenue de fonctionner – dimensions sexuelle et meurtrière inhérentes à toute analyse incluses – sans que le processus analytique risque de redoubler le dommage déjà causé au patient, son infirmité première, inévitable, faite de tous ses mots étranglés ? » *Jusqu'au seuil de l'inachèvement de l'autre identité*. « Pour que le sujet qui parle puisse, adossant l'angoisse de ses effondrements identificatoires rendus caduques à cette part de réalité de l'analyste, à son altérité, trouver enfin ses propres mots. » *À l'exclusion de ceux de l'analyste* (À points nommés, *Topique*, n° 16, « Réalité historique et psychose II », 1975).

2. W. R. Bion, *Réflexion faite*, Paris, PUF, p. 162-163. Ce passage étudie combien les désirs et souvenirs délibérés de l'analyste font obstacle à sa position d'écoute et de « neutralité analytique » en renforçant les résistances relevant de « l'effroi religieux » chez le patient.

3. H. Guntrip, Mon expérience de l'analyse avec Fairbairn et Winnicott, in *Nouvelle Revue de psychanalyse*, n° 15, 1977, 5-28. La formulation anglaise est particulièrement subtile et forte : « *I've nothing particular to say yet, but if I don't say something, you may begin to feel I'm not here* » (*International Journal of Psycho-Analysis*, vol. 77, t. 4, 1996). Toute la question porte précisément sur le statut et la nature de ce « *something* » qui est à dire, alors que l'on a précisément *rien* de particulier à dire.

4. Cf. P. Fédida, *L'absence*, Paris, Gallimard, 1978, notamment la présentation et le chapitre X.

dégage une extrême présence, la présence en retrait suppose un travail sur l'absence. Je n'ai pas connu Pierre Fédida comme psychanalyste ni comme superviseur, mais comme professeur. Or la force de sa présence, de son visage, de son regard, de sa parole et l'extrême agilité de sa pensée rendaient difficile (mais passionnant) d'oser soutenir devant lui sa propre parole. Autrement dit, plus qu'un autre, il lui fallait s'effacer pour que l'autre puisse penser et parler ; trouver son rythme. Inversement, il est des analysants qui ont besoin d'entendre l'autre pour oser se risquer à leurs propres mots, et des analystes qui dégagent davantage la voie des associations de leur patient en formulant ce qu'ils perçoivent qu'en se taisant ; il ne s'agit pas d'interprétations, mais d'interventions³ qui disent le climat de la communication, l'affect, ou simplement qui font entendre au patient ce qu'il vient de dire ; alors, il répond fréquemment en écho, par une réelle association : « Pendant que vous parliez, ça m'a fait penser à... », ou encore : « Une image a surgi en entendant votre voix... » Pendant un temps, c'est à deux que se tisse le tissu associatif, un peu comme dans une situation groupale ; jusqu'au moment où l'analysant ose s'entendre parler, moment qui coïncide souvent avec celui où il peut, parfois, apprécier le silence de l'analyste.

Bref, il n'est pas de recette, mais une alliance, toujours singulière, une « arche d'alliance » qui est devenue un peu moins redoutable : deux personnes, qui peu à peu s'individualisent grâce à une capacité de recul nouvelle chez chacun d'eux dans une dissymétrie (donc une différenciation) qui peut progressivement aller en s'accroissant. La verticalisation, qui ouvre sur l'infini, permet aussi des habitats humains. L'articulation entre le vide sacré et les espaces intermédiaires habitables commence à se chercher.

DU VIDE AUX SILENCES

Il n'est pas rare, au fil d'une analyse, de voir un analysant fort bien utiliser certaines séances où l'analyste est (presque) totalement silencieux tandis qu'à d'autres moments réapparaissent les anciennes terreurs. Mais ce sont les mêmes

1. *Ibid.*, p. 7-8.

2. Encore que je ne puisse récuser que certaines de ses formulations me mettent en question et restent à interroger. Ainsi : « Lorsqu'on évoque la fonction de présence de l'analyste dans la cure ou lorsqu'on fait de cette présence le support transférentiel de l'absent, on reste sans doute en partie prisonnier d'une définition narcissique spéculaire du transfert et du contre-transfert » (*ibid.*, p 247). Il faut donc continuer de travailler et mon propos actuel n'est encore que provisoire.

3. Je reprends ce terme que Jean Cournut qualifiait de « bâtard », et qu'il conseillait de bannir du vocabulaire analytique, pour signifier les prises de parole en séance qui ne sont pas (ou qui se défendent d'être) des interprétations. Un travail plus fin reste à faire pour construire une plus grande rigueur (notamment à l'aide des discussions et séminaires de Bion récemment publiés, et sans doute avec la discussion des travaux italiens d'A. Ferro sur les dérivés narratifs, de S. Bolognini sur l'empathie, de Riolo sur le modèle du champ, de Canestri sur les théorisations implicites).

sans être les mêmes. Lorsqu'il est désormais devenu possible à un analysant de dire certains jours, parfois avec étonnement : « Votre silence m'a fait du bien, j'y ai goûté tel ou tel éprouvé, j'ai pu y penser tel ou tel moment de mon histoire », alors le retour d'une panique n'est plus le condensé aggloméré de toutes les détresses, la désobjectivation radicale du risque d'annihilation. C'est sans doute, en revanche, l'indice d'une répétition de quelque chose qui ne peut encore se remémorer. Cette répétition agit dans le transfert, si le silence et ses effets sont à nouveau nommés, approchés le plus délicatement possible, prendra une forme précise : être jeté dans le vide, ne plus exister, être radicalement seul ; être un bateau échoué, cassé, etc. Cette fois, l'angoisse est susceptible de prendre une forme, ou d'être formulée dans des mots ; et, souvent, le travail sur ces images et ces mots, sur les figures de soi qui surgissent alors¹ donnera secondairement lieu à l'éveil d'un souvenir : un moment de la vie, souvent très lointain, où cela, ou bien « quelque chose comme » cela, qui semble pourtant souvent n'avoir presque aucun rapport, avait déjà été traversé (dire que cela a été éprouvé ou vécu serait trop dire). Est ainsi peu à peu, fragment par fragment, restitué à l'analyse, sans qu'il y ait trop de surcondensation terrifiante, tel ou tel désinvestissement parental, tel ou tel moment traumatique, presque toujours lié, d'une façon ou d'une autre, à la culpabilité primaire d'exister – ou encore, parfois, à des hontes inconscientes profondément enfouies.

VERS L'AMBIVALENCE

Il n'est pas rare que de tels analysants, lorsque leur parole n'est pas trop entravée, oscillent entre des séances factuelles, narratives, presque opératoires « au ras des pâquerettes », et d'autres séances dramatiques ou poétiques, voire métaphysiques ou proches du vertige mystique. Il n'est pas rare non plus que les contraintes de la réalité matérielle et sociale – le temps, l'argent, l'organisation, les pertes et les deuils – soient subtilement ou massivement niés ou refu-

1. Les figures de soi surgissent parfois dans des images saisissantes : île déserte, animal blessé, bateau échoué cassé, passerelle de lianes sans corde qui serve de rampe. J'y attache beaucoup d'importance : c'est un langage commun entre l'analyste et le patient, extrêmement condensé, à la fois objet transitionnel partagé dans l'espace interpsychique et première amorce d'un miroir interne. L'enjeu des figures de soi va sans doute plus loin encore : si l'on reprend les conceptions de la *figura* d'Auerbach, qui est aussi préfiguration réinterprétée en après-coup, si l'on prête attention à la forme en train de se constituer et non pas déjà formalisée, la forme comme rythme et mouvement (cf. Aby Warburg), les figures condensées qui viennent en place des scénarios de fantasmes originaires sont peut-être une des voies de remise en route de la vie psychique, qui retrouve étrangement ce que les thérapeutes de l'autisme et des psychoses de l'enfant indiquent comme conditions pour la naissance de la vie psychique. Il est ainsi des figures de soi qui deviennent dynamiques, telle la renaissance par la douloureuse métamorphose de la libellule, qui vient animer la statue qui comportait un trou dans l'être.

sés. Enfin, la complexité de leur système défensif tel qu'il apparaît peu à peu au fil de la déconstruction est « comme de la dentelle » disait un analysant : ainsi, il ne faut pas que tel élément masochiste cède trop tôt, tant que la réalité matérielle reste trop déniée, sinon les défenses idéalisantes ou l'aspiration mystique pourrait susciter un mouvement maniaque ou délirant ; le masochisme servait ici de palliatif aux défauts du principe de réalité ; ailleurs une réussite sublimatoire éclatante est systématiquement dévalorisée mais sert en fait à garantir le sentiment d'existence, comme une automutilation le ferait pour un autre. De même, le jeu entre proximité et distance, spontanéité et contrôle est minutieusement réglé pour limiter les réactions persécutrices et maintenir à peu près cachée une terreur de l'autre que la relation analytique exacerbe. Les inhibitions permettent aux images grandioses d'exister sans mises à l'épreuve ou démentis trop cuisants.

Bref, si nos analysants ont peur de l'altérité de l'analyste, si sensible dans la présence en retrait de son silence, ce n'est pas pour rien. Et le puzzle de leurs défenses opposées qui se font mutuellement contrepoint ne peut se démonter que dans une prudence qui laisse non seulement le temps des déplacements vers la confiance envers l'analyste (du moins s'il montre qu'il comprend à quoi il a affaire), mais surtout qui permette d'assurer chaque pas en fondant peu à peu une capacité à exister dans les contradictions et sur un sol mouvant – car le holding et le pare-excitations qui ont été défailants font qu'il n'y aura jamais de terroir maternel rassurant, et que le premier deuil que l'analyste oblige à faire, par son retrait justement, est de renoncer à ce que l'analyste répare ou remplace ce vide-là, et parfois ce « trou dans l'être » engendré par une histoire traumatique ou carencée.

Ce qui fait que l'analyse ne va jamais sans haine viscérale et radicale – « Comment peut-on renoncer à une mère qui vous a abandonnée ? », me répète souvent une patiente – contre l'analyste qui ne peut et ne veut être la mère, ni le père d'ailleurs, et contre l'analyste qui oblige à reconnaître la loi du deuil, l'exigence de se séparer de la mère et de renoncer à la protection maternelle et/ou paternelle qui a manqué. Au fur et à mesure que l'analyse peut se dégager de l'illusion narcissique dont le patient a pu avoir besoin, au cours des seuils qui transforment la relation en une expérience objectale, où l'autre est rencontré comme autre, tandis que l'objet commence à exister, l'analysant rencontre à la fois la possibilité d'un plaisir dégagé de la seule survie psychique et sa haine. Freud le soulignait dès 1915 : l'objet est d'abord connu dans la haine¹. L'analyste qui en serait surpris, ou qui se sentirait subjectivement « attaqué » par son patient, vivrait ces affects au premier degré, sans le retrait dans la pré-

1. Pulsions et destins des pulsions, *Métapsychologie*, Paris, « Folio », 1968, pp. 37-42.

sence qui rend ces moments élaborables (retrait dans la présence qui est tout autre qu'un retrait de présence, au contraire ; mais il s'agit d'être présent au processus en cours, à l'enjeu de réalité psychique, et non à la parole agressive ou désagréable en elle-même).

D'où une autre forme du retrait de l'analyste : lui-même se trouve entraîné dans d'étranges réactions paradoxales, chimères d'affect et non de représentations, qui le feront par exemple se réjouir sincèrement d'être agressé, et que la pique touche juste, parce que cette fois quelque chose d'objectal commence à se jouer. Et sa propre haine de l'objet, ainsi réveillée, permet d'enclencher une nouvelle étape processuelle, le croisement et l'intrication de la haine et de l'amour, l'élaboration de l'ambivalence qui caractérise tout lien libidinal à un objet vécu comme différent de soi et séparé de soi.

LA NEUTRALITÉ RESPECTUEUSE DU CHEMIN D'UN(E) AUTRE

Mais, là encore, l'ambivalence est vécue dans le fauteuil et pas seulement sur le divan. Surtout si l'analyste n'a pas complètement compris la nécessité pour son analysant des précautions et détours compliqués de ses symptômes et de ses défenses. Il s'ensuit que, l'hétérogénéité psychique de ces patients étant éprouvante, leur pression pour se faire guider étant en même temps inépuisable, il est fort tentant pour l'analyste de croire savoir ce qui serait bon pour eux, et d'avoir envie d'être subtilement un modèle, un éducateur, quelqu'un qui éclaire leur jugement, etc. Les interprétations, qui indiquent surtout selon Winnicott et Bion la limite du degré de compréhension de l'analyste, sont aussi, assez souvent, beaucoup plus normatives qu'il n'y paraît et que l'analyste, tout à fait sincèrement, ne le croit.

Or ces patients, si souvent déraisonnables à moins qu'ils ne soient gravement inhibés, chez qui des audaces ou des phobies secondaires masquent plus ou moins bien des angoisses beaucoup plus archaïques et des expériences très radicales, qui se sont trouvés peu à peu, au fil de leur existence, des relations et des activités permettant le maintien précaire d'une survie psychique sous des formes sociales relativement adaptées – mais qui vues de près sont d'étranges montages fort complexes, parfois bizarres, discordants, compensateurs ou apparemment excessifs (ce que l'analysant sait souvent assez clairement) –, ces patients, donc, ont encore bien plus besoin que d'autres de trouver chez leur analyste une neutralité sans faille par rapport à tout jugement de valeur sur leurs idées, leurs provocations parfois, les rythmes et les choix de leur existence. Il faut parfois nommer le fait que telle option semble avoir des effets destruc-

teurs, ou qu'ils ne se trouvent pas si bien de telle conviction qu'il leur est difficile d'interroger. Mais ce doit être dans cette réserve radicale qui fait que l'on ne sait jamais à la place d'un autre ce qui lui conviendra vraiment, et que l'on a bien conscience de n'avoir jamais fini d'élucider pourquoi, à tel moment, telle décision a été prise ou tel acte posé, qui relevait peut-être davantage d'une contrainte interne que d'un choix possible.

À l'encontre de tous les donneurs de conseils, qui pullulent partout, l'impersonnalité de l'analyste est ici essentielle. Elle est pour nos patients expérience apophasique du respect de leur altérité, d'une altérité qui peut être reconnue, et postulée comme créative, au lieu d'être crainte. Car, si leur analyste a peur de leur altérité, comment apprendront-ils à quitter le refuge de la peur de l'autre pour se risquer à des rencontres humaines ? S'il a peur de leur liberté, comment pourra-t-elle s'affranchir de la dépendance au profit de la capacité d'alliance ? L'impersonnalité de l'analyste, garante de son effort de neutralité idéologique, de son refus maximal d'user de quelque suggestion que ce soit, a pour premier effet de libérer la parole, ouvrant à des associations moins freinées et « plombées » par la peur d'être fou. Car le chemin de liberté et d'équilibre de tels analysants ne pourra sans doute pas se réduire à de bons fonctionnements névrotiques. S'ils ont à développer une pensée partageable, secondarisée, et à se confronter à un principe de réalité à l'abri duquel la castration devient peu à peu organisatrice, un autre mode de figuration et de créativité, celui qui a construit leurs processus défensifs, inséparables de leur identité, reste actif, créatif, parfois étonnamment puissant. Le jour où ils ont moins peur, ou moins peur de leur peur¹, ils se révèlent moins entravés que d'autres, plus libres de préjugés, moins façonnés par des logiques de pouvoir et de milieu social², plus solitaires aussi, il est vrai.

1. Cf. W. R. Bion, *Aux sources de l'expérience*, Paris, PUF, 1979, chap. 5, § 3, p. 28. Voir aussi *Quatre discussions avec Bion* (Paris, Ithaque, 2006) qui définit comme « objectif principal » « d'aider le patient à être moins effrayé par son propre et horrible Soi » (p. 18), en reliant les difficultés rencontrées à l'interférence psychique de l'analyste et au rôle du Surmoi.

2. Quelques semaines après un moment transférentiel critique, une patiente concluait une séance en réinterprétant un passage à l'acte ancien de plusieurs années, dont les conséquences restent très lourdes. Je m'autorise à répéter ses mots, qui m'habitent aujourd'hui, et voudrais témoigner de mon respect de sa réalité psychique, tout en gommant les indications biographiques :

« Et puis j'ai dégringolé. Je suis tombée en ruines. Je suis partie sans rien. Je ne voulais rien après ce qui s'était passé. Il m'a fallu du courage. À lui aussi. Il disait qu'il s'amputait, mais que j'avais choisi.

« Je ne sais pas ce qui m'attire dans ce gouffre, incessablement. J'essaie de m'échapper mais je reste sur ma peur.

« Aujourd'hui, je voudrais travailler à lâcher ce masque qui m'a été indispensable. /.../ Mais j'ai l'impression que je ne peux pas me montrer telle que je suis : un champ en friches pour la plus grande partie. Tellement loin de ce que je voudrais. Et sans appui, en risque de m'effondrer sous la terre.

« Ça me paraît herculéen mon affaire, moi et mes rapports avec les autres !

« Et il y a un piège énorme aussi. (*Silence.*) « Dans mon *no man's land*, j'ai une grande liberté.

« Je n'ai pas d'idée préconçue sur le monde, sur comment on doit être. Ça me donne une grande ouverture, et de l'espoir. Parfois trop d'espoir, et je me casse la figure, mais quand même. Je suis prête à toutes sortes de choses. (*Silence.*) « C'était ça qui faisait que je ne pouvais que partir. « C'étaient des masques. « J'avais l'air d'avoir réussi, mais j'étais encore plus enfermée. »

Bref, ce sont des analysants qui surprennent, et la neutralité analytique implique ici de ne pas penser leur fonctionnement psychique en termes déficitaires – même lorsqu’il est exact que leur accès à la représentation psychique, ou que leur usage de la parole, a suivi des voies paradoxales, et notamment un ordre ou une logique de constitution qui diffèrent de ceux du névrosé, et qui souvent ont connu des blocages ou des détours de longue durée. Peut-être d’ailleurs en partie parce que nul autre sur leur route ne pouvait les accepter tels qu’ils étaient, et entendre vraiment ce qu’ils avaient à dire. Car le premier obstacle à la neutralité de l’analyste, ce sont les évidences de bon sens qu’il partage sans les interroger avec son milieu de vie, et qui lui conviennent, ce qui fait que son fonctionnement psychique s’en accommode et les conforte ; d’où la réserve radicale qui nous est déontologiquement nécessaire. Mais nos évidences analytiques peuvent aussi faire violence à nos analysants, en particulier lorsque leur propre normalisation, voire leur normativité (sous-tendue par la lutte acharnée pour ne pas risquer d’être fous), se fait complice de nos aveuglements. Y a-t-il plus grande violence verbale que d’entendre comme le propos exagéré et théâtral d’une hystérique ce qui émerge à grand peine d’un repli narcissique vital pour dire en litote une réalité « historique » tragique à peine représentable et à peine soutenable ?

La logique interne de ces analysants ne trouvera que peu à peu à se déployer et à s’explicitier, et eux-mêmes ont bien du mal à supporter ce temps nécessaire à l’émergence de la parole. Parfois, peut-être, eux-mêmes maintiennent-ils des peurs qui n’ont plus lieu d’être et des évitements que nous respecterons trop longtemps, ignorant comme eux de la force et de la valeur de leurs ressources nouvelles, co-crées/trouvées (Winnicott, 1971) dans l’expérience analytique. Ce n’est pas forcément une erreur de l’analyste, une façon de s’être « fait avoir » par le symptôme (ou le patient...), mais la trace de la profondeur des peurs passées, et des difficultés d’appréciation de la réalité, tant psychique que sociale. Freud savait déjà que, bien souvent, on ne peut avancer qu’en boitant¹. Surtout lorsque l’on a eu à lutter avec l’Ange de Dieu². Mais il est bon d’être à deux, même pour boiter, lorsque la route est encore obscure.

1. C’est ainsi que Freud conclut en 1920 son essai « Au-delà du principe de plaisir », qui inaugure la seconde théorie des pulsions, par une citation du poète Rückert adaptant les *maqâmât* (courts récits) de l’écrivain et grammairien arabe Al Harîrî : « Ce qu’on ne peut atteindre en volant, il faut l’atteindre en boitant (...). Boiter, dit l’Écriture [il s’agit ici du Coran], n’est pas un péché. » Le combat avec l’Ange a touché le conquérant des espaces sans limites depuis la fière proclamation de 1900 s’identifiant à Énée par sa citation de Virgile mise en exergue à *L’interprétation des rêves* : « *Flectere si nequeo Superos, Acheronta movebo* » (*Enéide*, VII, 312).

2. Genèse, 32, 25-33. Notons la conclusion du récit (en omettant la réinterprétation par le rituel qui constitue le verset 33) : « Laisse-moi car l’aurore s’est levée » (le combat est donc celui des monstres de la nuit rencontrés dans la solitude). – « Je ne te laisserai pas, répondit-il, que tu ne m’aies béni. » Il lui dit : « Quel est ton nom ? » – « Jacob », répondit-il. Il reprit : « On ne t’appellera plus Jacob, mais Israël, car tu as lutté avec Dieu et avec les hommes et tu l’as emporté. » Jacob lui

LA DÉCOUVERTE DE L'ALTÉRITÉ

Dans l'appriovissement de ses monstres intérieurs, ou des univers terrifiants que faisait surgir le silence de l'analyste, l'analysant a rencontré sa propre singularité, retrouvant autrement ce qu'il avait toujours cru « normal », et commençant à débusquer ses modes de défense habituels. Simultanément, il a pu s'étonner des étonnements de l'analyste, et découvrir l'altérité de celui-ci, sans que cela soit trop menaçant ou persécuteur. « Maintenant vous n'êtes plus un double, vous êtes une autre personne ! », me disait presque triomphalement une analysante à la fin d'une séance où elle m'avait d'abord reproché de ne pas avoir souligné l'importance de ce qu'elle disait mais d'avoir dit « autre chose » à quoi elle ne s'attendait pas et qui la dérangeait. Après plusieurs années d'analyse, l'interprétation au sens strict, portant sur le contenu inconscient des associations, devenait possible pour la première fois, parce que « l'arche d'alliance » de l'altérité, impliquant la valeur qu'elle-même pouvait attribuer de sa propre autorité à sa propre parole, était enfin constituée.

Mais, dans ce long chemin, c'est l'analyste aussi qui découvre la singularité de chacun de ses analysants, que leur biographie et l'histoire de leur analyse ne suffisent jamais à cerner à eux seuls. C'est dans l'expérience partagée de l'altérité découverte et construite dans le processus transférentiel que chaque analyse nous change, et nous montre une version singulière de l'humain à laquelle nous n'aurions jamais pu penser. C'est en ce sens, et en ce sens seulement, que la psy-

demanda : « De grâce, indique-moi ton nom. » « Et pourquoi me demandes-tu mon nom ? » « Là même il le bénit. »

En demandant le nom, il reconnaît l'altérité : ce n'est pas avec un monstre qu'il a combattu. Dans la reconnaissance qui est une renaissance – un baptême marqué par un nouveau nom –, la lutte se fait désormais demande. La nomination signe l'instauration subjective, et l'échange des noms témoigne de la relation devenue possible ; l'altérité est éprouvée dans la reconnaissance de soi par le détour de la reconnaissance de l'autre. C'est peut-être cela, la bénédiction. D'ailleurs la parole libérée devient aussitôt nomination, création, appropriation de l'espace et du temps : « Jacob appela ce lieu Peniël – c'est-à-dire Face-de-Dieu – car “j'ai vu Dieu face à face et ma vie a été sauvée”. Le soleil se levait quand il passa Penouël [réinterprétation du nom de lieu dont témoignent aussi Juges 8, 8 et 1 Rois 12, 25]. Il boitait de la hanche. » Cette trace irréductible du combat, figure de l'expérience de castration dans la lutte pour la reconnaissance (qui serait à confronter aussi aux élaborations hégéliennes de la reconnaissance) est désormais la particularité de Jacob, la forme que prend la « vérité historique » de son identité singulière. L'échange des noms rendu possible par la blessure dans le corps, l'articulation entre la nuit et le jour, entre l'homme et la verticalité infinie de l'autre permettent l'émergence de la subjectivation (un être éprouve ce qu'il vit et parle en son propre nom, ce qui le rend capable de création et de relation – ce qui instaure la loi d'Éros –, pour intriquer la pulsion de mort, créer des unités libidinales de plus en plus vastes et puissantes, contre la peur et contre la destructivité. D'ailleurs, la négociation avec le frère ennemi, Esaü, s'ensuit aussitôt (chap. 33), comme si une issue aux luttes fratricides meurtrières (Caïn et Abel, bien sûr) était désormais accessible. Ces versions du lien social originaire méritent l'attention précise des analystes et leur confrontation aux thèses freudiennes de *Totem et tabou*. Le combat avec l'Ange ouvre ici l'humanisation.

chanalyse est un éveil irremplaçable à une expérience anthropologique qui devrait nous interdire les réductions généralisantes. L'universalité des processus psychiques est précisément ce qui permet, dans la construction de la relation toujours unique, d'entrevoir l'extrême singularité de toute réalité psychique, dès lors que se desserrent un peu les défenses ou symptômes chargés de tenir tous les autres à distance, pour que la survie reste possible. Peut-être que, chez les humains, c'est l'anomalie qui est la règle, puisque nous sommes des êtres historiques et qu'une histoire est toujours singulière...

Bion exprime dans *Réflexion faite* sa crainte de voir la normalisation analytique amputer l'être et les potentialités des analysants chez qui la part psychotique de la personnalité a été la forme essentielle de construction de leur expérience d'eux-mêmes et du monde, l'instauration du langage verbal n'ayant pu se greffer sur une expérience émotionnelle tolérable¹. Il indique également que leur plus grande aptitude au cours de l'analyse à utiliser le langage articulé commun et les formes de secondarisation de la pensée s'accompagne, si l'on ne vise pas une névrotisation forcée, d'un étonnant développement de leur aptitude à exprimer et signifier en langage aggloméré (plus condensé et juxtaposé que symbolique) des réalités psychiques extrêmement complexes et pertinentes². Haydée Faimberg nous met elle aussi en garde sur les utilisations défensives de la théorie et sur la nécessité de ne pas isoler le mouvement œdipien du patient de l'ensemble de la configuration œdipienne (qui inclut l'investissement narcissique des parents sur leur enfant) dans laquelle son narcissisme s'est élaboré³.

1. W. R. Bion, *Réflexion faite*, Paris, PUF, 1983, chap. IX, « Commentaire », p. 176. Si c'est une erreur de « tenir des troubles psychiques graves pour une marque de génie », il faut aussi se méfier des idées de guérison et d'amélioration, sinon l'on maintient l'analyse « dans certaines bornes : on assigne des limites à la croissance de l'analysant dans le seul but de tenir le groupe à l'abri de toute perturbation ».

2. *Ibid.* Bion vient de parler, à propos d'un exemple clinique, d'« une agglomération habile qui parvient à être porteuse d'une signification ». Il poursuit : « Or, l'amélioration surprenante et même déconcertante dont j'ai parlé relève de cette sorte d'agglomération habile. J'ai découvert, en effet, non seulement que les patients avaient de plus en plus souvent recours à une pensée verbale ordinaire, témoignant ainsi d'une capacité accrue de s'en servir et d'une considération grandissante envers l'analyste en tant qu'être humain, mais aussi qu'ils semblaient de plus en plus versés dans l'art de produire ce type de discours aggloméré plutôt qu'articulé. L'intérêt du langage civilisé est justement de simplifier grandement la tâche du penseur ou du locuteur. Grâce à cet instrument, des problèmes peuvent être résolus parce qu'au moins ils peuvent être énoncés, alors que, sans lui, certaines questions, aussi importantes soient-elles, ne peuvent être posées. Ce qui est extraordinaire, c'est le tour de force accompli par le patient qui se sert de modes primitifs de pensée pour énoncer des thèmes d'une grande complexité. » La pensée primitive n'est donc pas balayée ou dépassée par l'accès à la pensée articulée (Comment l'infantile de ce patient disparaîtrait-il ?), mais les progrès dans les divers registres vont de pair : la pensée primitive y gagne de passer de l'agglomération non sensée à une agglomération signifiante d'une extrême condensation.

3. H. Faimberg, *The Telescoping of Generations*, Londres, Routledge, 2005, notamment le chapitre 9 à propos des discours narcissiques et de la résistance par la théorie, et les chapitres 5 et 6 sur « L'Œdipe revisité » et sur sa dimension narcissique. Voir en français « Le mythe d'Œdipe revisité », in *Transmission de la vie psychique entre générations*, sous la direction de R. Kaës, Paris, Dunod, 1993, pp. 150-169.

La présence en retrait de l'analyste est donc particulièrement nécessaire à ces patients. Ce qui implique, selon les cas et les moments, plus ou moins de silence, plus ou moins de paroles sur la difficulté à supporter le silence et plus largement la relation. Il est temps de mettre en question, c'est-à-dire au travail, les « psychanalyses héroïques », dans lesquelles il est plus de souffrance que nécessaire et pour le patient et pour l'analyste, qui l'un et l'autre s'en feront gloire. Ce n'est pas toujours la rigidité de l'analyste qui entraîne ces situations impossibles, ni les positions persécutrices, désertiques ou d'écorché vif du patient, mais pour une part le sentiment qu'on ne peut faire autrement, qu'il faut attendre d'avoir compris pour interpréter. Or on peut parler de la difficulté de parler. Savoir nommer ce qui fait difficulté, donc pouvoir deviner, même approximativement, quelque chose de l'univers interne du patient, quitte à conflictualiser quelque peu la relation, mais explicitement, est nécessaire à beaucoup de patients qui ne pourront pas d'emblée le dire eux-mêmes.

LE DÉPASSEMENT DU MASOCHISME

C'est essentiel pour une première raison qui tient à l'au-delà du principe de plaisir qui est actif chez l'analyste et pas seulement chez nos patients. Gabrielle Rubin¹ soulignait naguère combien les positions masochistes suscitent le sadisme du partenaire. Notamment peut-être ces masochismes de survie qui mettent en œuvre un autosadisme extrêmement tenace. Il me semble que nous ne prêtons pas assez d'attention aux risques d'instauration transféro-contre-transférentielle, faute de retrait analytique justement, de positions sado-masochistes constamment réversibles, violentes même quand elles sont discrètes, contrepartie de la tentation d'emprise qui vient tenter de faire échouer le risque de l'altérité. À l'emprise du patient, nous risquons de répondre en contre-emprise et nos interprétations deviennent elles-mêmes défensives, la question étant de savoir qui détient le (non-)savoir et le (non-)pouvoir. Cette mise en acte de l'analyté n'en est pas l'analyse. Et si l'emprise ne « prend » pas, mais que l'altérité ne s'instaure pas non plus, alors il reste à pousser l'autre dans ses retranchements, jusqu'à l'exaspération, ce qui le plus souvent instaure une double position masochiste : masochisme irréductible du patient, qui soulage son autosadisme en suscitant des rétorsions sadiques de l'analyste, d'autant plus efficaces qu'elles sont inconscientes – par exemple, un silence prolongé défensif, là où une parole mesurée ferait baisser le degré de tension ; masochisme de l'analyste qui « tient bon » aussi longtemps qu'il le faut derrière

1. G. Rubin, *Le sadomasochisme ordinaire*, Paris, L'Harmattan, 1999.

ce patient dont le sadisme jouit d'être irréductible, ce qui libidinise tout de même quelque peu la situation et favorise éventuellement des transferts étrangement passionnels, et un dégel de ces longs mois désertiques.

La forme de retrait analytique ici nécessaire est justement l'exact inverse de celui qui favorise l'association libre d'un analysant névrosé : chez lui, il s'agit de laisser (passivement) se réveiller les angoisses de castration, pour que les auto-érotismes déploient l'univers fantasmatique ; l'analyse suscite donc un accroissement de la tension psychique pour que la stabilité des symptômes défensifs s'en trouve ébranlée. Chez les patients auxquels je pense, comme chez ceux qui recourent à l'acte pour sauvegarder l'existence d'une vie psychique ou ceux qui ont, comme le dit Bion, un inconscient à l'extérieur (dans l'espace intersubjectif) et un Moi à l'intérieur (tapi et recroquevillé pour se protéger)¹, le retrait analytique consiste à faire baisser le degré de tension psychique, à permettre au tourbillon de s'interrompre, à calmer le jeu de la terreur. À ce moment seulement, l'accrochage à une objectalité minimale, de type sadomasochiste, pourra reculer au profit du travail de l'altérité, qui caractérise aussi la joie d'être humain, c'est-à-dire la possibilité de l'instauration d'un principe de plaisir organisateur. Le plaisir partagé, s'il peut exister aussi dans l'analyse, devient alors l'irremplaçable levier transférentiel, qui permet de traverser les moments plus sombres – car tout reste à faire en ce qui concerne la reprise de l'histoire personnelle et l'élaboration de l'altérité. Ici le retrait de l'analyste reste plus que jamais une présence en retrait : présence sans honte au gain de plaisir, dans l'abstention de toute position activement séductrice qui serait un retour de l'emprise et du risque d'un empiètement aliénant.

PROPOSER LE TRAVAIL ANALYTIQUE

La seconde raison qui rend plus actuelle cette réflexion sur l'altérité spécifique de l'analyste est plus sociale et culturelle. Nous nous plaignons beaucoup du recul de l'analyse ; mais combien de patients et d'analysants potentiels nous fuient ou ne restent pas parce qu'ils ont peur de notre froideur et de notre silence ? Plusieurs fois par trimestre, je suis, comme nombre d'entre nous, confrontée à la demande suivante : « Pourriez-vous me donner [pour eux-mêmes, ou pour x ou y] l'adresse d'un "psy", mais surtout d'un psy qui parle ?... » Bien sûr, il faut faire la part des résistances, des temps parfois longs de maturation

1. Parmi d'autres références, cf. W. R. Bion, *Séminaires italiens. Bion à Rome*, Paris, In press, 2005. L'auteur y indique que c'est « une aide que de ne pas savoir », par exemple pour entendre ce patient qui se comportait comme si son « inconscient était à l'extérieur », alors qu'il ne comprenait pas les communications les plus évidentes de la pensée habituelle, celle de l'état de veille.

d'une demande. J'aurais cependant tendance à en conclure, un peu vite sans doute, que ce que j'ai essayé de décrire concerne un très grand nombre de gens, parmi nos patients mais surtout chez ceux qu'on ne voit pas dans nos cabinets, ou qui n'y restent pas, ceux qui ont souvent des histoires très traumatiques, et qui risquent fort de s'égarer longtemps chez d'autres types de thérapeutes, comme si les psychanalystes ne pouvaient accueillir que ceux qui ont déjà fait la moitié du chemin, la plus difficile, celle qui consiste à pouvoir supporter d'être vraiment deux, ensemble, à se parler en un même lieu. Cette part de chemin que tant de relations parents/enfants, et tant de couples, échouent à constituer vraiment. Serons-nous absents de cette quête faute de trouver les formes de notre présence en retrait qui conviennent à ces personnes¹ ?

Si nous ne pouvons nous risquer à cette forme de proximité, c'est que notre propre capacité d'analystes à supporter l'altérité et à faire avec elle reste bien étroite et que notre offre analytique peut demeurer inaccessible à « l'immense foule des névrosés gravement atteints » dont Freud parle dans l'*Abrégé*², qui correspondent peut-être à nos « cas limites » et « pathologies narcissiques », et font en tout cas penser au plus grand nombre de ceux qui aujourd'hui témoignent d'une souffrance psychique indiscutable, qui laisse entrevoir des « folies privées » (Green, 1990) souvent indicibles. La question des pathologies non névrotiques et de leur rapport à l'analyse est centrale. On pourrait dire qu'elle a pris le relais des débats pionniers sur la pertinence de l'Œdipe dans les cultures polynésiennes, africaines, ou autres, car il s'agit bien de savoir quel est le degré de pertinence et de prétention à l'universel de la psychanalyse (universel qui prend toujours la forme d'un universel concret singulier comme l'a montré Hegel, et passe donc toujours par des situations particulières comme nous le savons bien grâce aux ethnologues).

Il est paradoxal mais logiquement inévitable – surtout aujourd'hui ? – que ce soit justement ce qui ne peut se dire qui tende à s'éprouver dans les affres d'un silence impossible à soutenir ; mais ce sont peut-être aussi ces mêmes patients chez qui quelque chose de l'ineffable (ou, comme le disent F. Pasche et D. Ribas, de la « verticalisation à l'infini ») peut venir prendre forme – mais seulement en déjouant les pièges des idéalizations mortifères et de la fuite en avant du narcissisme moral (Green, 1983). Il y faut impérativement l'expérience de la constitution de la lignée objectale – autrement dit, la découverte de l'altérité dans le trans-

1. Un remarquable exemple de la capacité à trouver la bonne distance est donné dans l'exposé de M.-F. Dispaux au colloque de Deauville « La neutralité analytique » (14-15 octobre 2006) dans son approche au respect si courageux de l'adolescent révolté, en rupture de ban, isolé et inquiétant qui s'isolait au cimetière et finit par lui avouer son regard de cinéaste. Elle a su laisser être ce jeune, sans jugement intempestif, jusqu'à ce qu'il puisse reconnaître devant elle la forme de créativité désirante de son être, qui était précisément un intérêt pour les formes qui se laissent organiser par le regard.

2. Freud, *Abrégé de psychanalyse* (1938), Paris, PUF, 1970, p. 41.

fert. Alors, ces analysants sont de ceux qui témoignent avec le plus de force de la « résistance de l'humain » (Zaltzman, 1999), de sa complexité, de sa créativité (Winnicott, 1971). Oserai-je dire qu'ils sont la chance et l'avenir de l'analyse ?

ANNEXE : LA DESTRUCTION DE L'OBJET SELON WINNICOTT
(*JEU ET RÉALITÉ*, CHAP. VI, pp. 125-126)

Winnicott ne parle pas seulement, comme on le dit souvent, d'attaques contre l'objet *visant en vain* à le détruire, mais d'une *expérience de sa destruction* qui permettra de reconnaître à l'objet une place échappant à son contrôle omnipotent, une réalité ne correspondant pas toujours à son besoin, ne relevant pas de son mouvement projectif, mais ayant une existence objectivement perçue, dans sa particularité et l'irréductibilité d'une altérité sur laquelle il n'a pas toujours prise.

Winnicott écrit explicitement : « Ce changement (qui va du mode de relation à l'utilisation) signifie que *le sujet détruit l'objet*. » Pas seulement qu'il détruit dans sa tête son objet subjectif et son illusion d'omnipotence. Mais que, pour que ce changement psychique intervienne, il faut qu'il ait fait l'expérience d'avoir poussé par son exigence impérieuse ou son attaque destructrice l'objet dans ses derniers retranchements, et que, acculé, celui-ci se soit trouvé en impasse, en impuissance ou en défaillance à maintenir son être d'analyste, sa position de présence en retrait par exemple. Et Winnicott précise : « *Ensuite*, peut intervenir "*l'objet qui survit* à sa destruction par le sujet". Mais il peut, ou non, y avoir survivance » ; cette survivance, dont le trait principal sera la reprise (pas seulement le maintien) d'une position de présence en retrait analytique, et dont la marque essentielle est l'absence de toutes repréailles, ressemble bien à une « résurrection » de la position analytique, dans un mouvement de confirmation et de réinvention de sa place analytique, où le retrait n'est pas une position déjà là d'emblée, *mais un mouvement pour (re)devenir analyste*. Le dialogue qu' imagine alors Winnicott pour rendre compte du « nouveau trait qui intervient alors dans la théorie du mode de relation à l'objet » n'est absolument pas réductible à une compréhension de ce passage décisif comme une destruction opérée seulement dans le fantasme parce que l'analyste n'a pas cédé à l'omnipotence ; mais il reflète avec force et exactitude, me semble-t-il, nombre de dialogues qui interviennent effectivement entre analysant (ou patient de face à face) et psychanalyste à la sortie de moments critiques : « Le sujet dit à l'objet : "*Je t'ai détruit*"¹, et *l'objet est là, qui reçoit cette communication*. À partir de là, le sujet dit : "*Hé ! l'objet, je*

1. Peut-être avons-nous ici affaire à ce que Bion appelle un « Fait », à prendre en compte.

t'ai détruit." "Je t'aime." "Tu comptes pour moi parce que *tu survivis à ma destruction de toi.*" "*Puisque je t'aime, je te détruis tout le temps dans mon fantasme (inconscient).*" Ici s'inaugure le fantasme chez l'individu », conclut Winnicott, car cette fois le fantasme n'est plus absorbé par la projection omnipotente qui ne laissait pas de place à un objet perçu dans son altérité, comme extérieur à soi, mais se trouve différencié de l'objet. Le sujet acquiert la reconnaissance et de son espace psychique interne, et des limites de celui-ci.

C'est bien l'expérience de la destruction effective de l'objet, puis de sa reconnaissance dans un dialogue entre deux sujets qui reconnaissent tous deux l'importance radicale de cette destructivité et de cette découverte de l'autre dans la haine (cette fois la destructivité est libidinalisée), qui permet à la destruction fantasmatique de l'objet narcissique de s'opérer désormais « tout le temps » sans qu'il y ait besoin pour cela de mener l'objet au-delà de ses limites de tolérance : en même temps que naît la différenciation entre fantasme sur l'objet et réalité de l'objet, naissent aussi le droit à la haine, et donc la capacité d'ambivalence, ainsi que la capacité d'indulgence, par la reconnaissance que l'autre n'est pas fait selon ma projection, et qu'il a aussi ses défenses, parfois vaincues, qu'il a besoin lui aussi de ses mécanismes de défense. Comme le dit alors Winnicott : « C'est la destruction de l'objet qui place celui-ci en dehors de l'aire du contrôle omnipotent du sujet. »¹

L'analyste que rien ne fait bouger, qui n'est jamais détruit comme analyste (sans doute parce que son retrait est en fait une forteresse défensive), ne peut pas rendre possible l'émergence pour son patient d'une véritable altérité, donc d'une lignée libidinale vraiment objectale ; il ne peut que convaincre de plus en plus son patient de l'impuissance de sa propre omnipotence à l'aider efficacement (car on ne se sauve pas tout seul...), dans une rage destructrice d'autant plus exacerbée que le mouvement projectif lui-même prête à l'objet subjectif une toute-puissance absolue. Ce qui néanmoins fixe la situation (et, en fait, empêche le meurtre hétéro- ou auto-agressif), c'est précisément le jeu fort puissant lui aussi de cette projection omnipotente idéalisante (qui renforce l'attente magique) et/ou de la force incoercible (parce que dernier rempart de survie) du sado-masochisme du patient (*à la fois* mortifère et gardien de sa vie psychique ; cf. Rosenberg, 1991). Cette libidinisation *a minima* peut en effet s'accommoder de positions non différenciées et donc réversibles. Idéalisation et masochisme installent toutes les conditions d'un transfert passionnel violent et difficilement élaborable – sinon par les tentatives répétées de destruction de l'objet – sur lequel se concentre tout l'espoir-désespoir du sujet.

1. Dans le langage de Bion, dans *Réflexion faite*, c'est la possibilité de reconnaître l'analyste comme un être humain.

Si, au contraire, l'analyste, en se prêtant à être atteint par la rencontre, n'a pu éviter d'être débordé, à un moment ou un autre, dans son être analytique, mais qu'il a pu également « survivre », alors le patient a fait l'expérience de la puissance de son omnipotence, sans qu'elle soit toutefois une toute-puissance, puisque l'analyste renaît à sa position analytique, sans représailles. L'analyste lui aussi, d'ailleurs, y éprouve parfois durement quelque chose de ce qui demeurerait de son idéalisation comme analyste et de ses propres fantasmes de toute-puissance, mis en échec par l'altérité du patient.

De même, la haine est possible sans tout annihiler de l'illusion, de soi, de l'autre, et elle est même le creuset d'une première expérience d'amour objectal partagé – dans la dissymétrie, ce que le dialogue reconstruit par Winnicott manifeste clairement par le « Je t'aime sans conditions » de l'analyste auquel répond le « Je t'aime parce que tu survis » du patient. « En d'autres termes, en raison de la survivance de l'objet, le sujet peut alors *commencer* à vivre sa vie dans le monde des objets et ainsi le sujet est à même de faire des gains inestimables, *mais le prix à payer sera l'acceptation de la destruction qui s'opère dans le fantasme inconscient* en rapport avec le mode de relation à l'objet. » Le début de la vie objectale est d'une part la naissance de la haine – c'est-à-dire en deuxième ou troisième topique l'intrication de la pulsion de mort avec Éros, qui succède à la rage narcissique et opère l'accès à l'ambivalence, d'autre part l'expérience désormais permanente elle aussi du premier vrai deuil. « J'ai perdu mon Eurydice », chante Orphée dans l'opéra de Glück...

Dominique Bourdin
3, rue des Lyonnais
75005 Paris